

POLYNICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

BARCINE.

Je l'estimai toujours, l'estime dure encore.

POLYNICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr.
Qui trahit tous nos dieux, aurait pu vous trahir.

BARCINE.

De grâce, épargne-moi ! ton âme bouleversée
Te trouble en ce moment et parle en insensée.
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

POLYNICE.

Une secrète rage, un accès de colère,
Malgré qui, toutefois, un reste d'amitié
Montre pour Polydecte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

BARCINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

POLYNICE. Néarque l'a séduit ;

De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le trainait au baptême.
Voilà ce grand secret, et si mystérieux,
Que n'en pouvaient tirer vos regards curieux.

BARCINE.

Et tu traitais alors mes craintes d'importunes !

POLYNICE.

Hélas ! comment prévoir de telles infortunes ?

BARCINE.

Avant que de livrer mon âme au désespoir,
Sur le cœur d'un ami j'essaierai mon pouvoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

POLYNICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous le racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence :
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'Orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect,